



Librio



LE ROI DES TAUPES ET SA FILLE

Dix contes merveilleux

Dumas, Grimm, Perrault, Andersen...

LE ROI DES TAUPES ET SA FILLE

Dix contes merveilleux

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers **Librio +**

L'habit ne fait pas le moine, Librio n° 1233
Le Grand Michu, Librio n° 1232
Les Cahiers de Douai, Librio n° 1229
La Peste Écarlate, Librio n° 1228
Le Prince Marcassin, Librio n° 1226
Un pour tous, tous pour un, Librio n° 1202
Pauca meæ, Librio n° 1169
La Parure, Librio n° 1104
La Belle aux cheveux d'or, Librio n° 1103
La Belle et la Bête, Librio n° 1090
Bérénice, Librio n° 1072
La Princesse de Montpensier, Librio n° 1040
Claude Gueux, Librio n° 1039
Le Livre des merveilles du monde, Librio n° 727
La Farce de Maître Pathelin, Librio n° 580
Fées, sorcières, diablesses, Librio n° 544
Andromaque, Librio n° 469
Britannicus, Librio n° 390
Ubu roi, Librio n° 377
La Vénus d'Ille, Librio n° 236
Aladdin ou la Lampe merveilleuse, Librio n° 191
L'Ingénu, Librio n° 180
Pierre et Jean, Librio n° 151
La Dimension fantastique – 1, Librio n° 150
Cyrano de Bergerac, Librio n° 116
La Genèse, Librio n° 90
Zadig ou la Destinée, Librio n° 77
Un cœur simple, Librio n° 45
La Mort d'Olivier Bécaille, Librio n° 42
Candide ou l'Optimisme, Librio n° 31
Œdipe Roi, Librio n° 30
Une partie de campagne, Librio n° 29
Le Colonel Chabert, Librio n° 28
Le Cid, Librio n° 21

LE ROI DES TAUPES ET SA FILLE

Dix contes merveilleux

Librio

Couverture de Bruno Mangyoku © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2018, pour la sélection des textes

et le supplément pédagogique

EAN 9782290167243

SOMMAIRE

Alexandre Dumas, <i>Le Roi des taupes et sa fille</i>	7
Jacob et Wilhelm Grimm, <i>Le Prince grenouille</i>	28
Alexandre Dumas, <i>Le Prince Charmant</i>	34
Charles Perrault, <i>Riquet à la houppe</i>	37
Mme Leprince de Beaumont, <i>Belote et Laidronette</i> ..	46
Hans Christian Andersen, <i>Le Vilain Petit Canard</i> ..	57
Jacob et Wilhelm Grimm, <i>Dame Trude</i>	70
Giambattista Basile, <i>L'Ourse</i>	72
Jacob et Wilhelm Grimm, <i>Peau-de-toutes-Bêtes</i> ...	81
Charles Perrault, <i>Peau-d'Âne</i>	89
Dossier Libro +	113
Lexique	126

Alexandre Dumas

LE ROI DES TAUPES ET SA FILLE

I

À l'extrémité d'un petit village de Hongrie, si petit qu'il n'a pas même de nom sur la carte, s'élevait une chaumière où vivait une pauvre veuve avec son fils.

La veuve s'appelait Madeleine et son fils Joseph.

Un petit jardin fruitier, au bout duquel était un champ, formait toute leur richesse. Ils y travaillaient avec ardeur, et, de la vente des fruits et de la récolte du blé, gagnaient de quoi vivre, pauvrement, il est vrai ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient une ambition plus grande que ce qui leur était accordé par la parcimonieuse* bonté du Seigneur.

Joseph avait toujours été un bon fils, un enfant pieux* ; il chérissait sa mère, la soignait dans sa vieillesse, et, sciemment* du moins, ne lui avait jamais fait la moindre peine.

Il était arrivé ainsi à l'âge de vingt ans.

C'était un beau garçon de cinq pieds quatre pouces, bien pris dans sa taille moyenne, avec de beaux cheveux blonds bouclés, comme les enlumineurs du XVI^e siècle en mettent aux anges des missels*. Il avait des yeux bien fendus, bleus comme l'azur du ciel, des dents blanches et un teint qui, à

travers son hâle, laissait transparaître la fraîcheur et la santé de la jeunesse.

Il avait toujours été gai et joyeux ; le dimanche, après vêpres*, courant le premier après les ménétriers*, pour qu'ils donnassent le signal de la danse, et, ce signal donné, ne quittant la place que quand le dernier ménétrier avait passé son archet sous les cordes de son violon.

Quant aux jours de la semaine, c'était tout autre chose. Le village ne connaissait pas de meilleur travailleur que lui, soit qu'il labourât son champ, soit qu'il bêchât son jardin, soit qu'il greffât ses arbres, soit qu'il taillât ses rosiers ; car, grâce à la façon dont il ménageait le temps et la place, il avait temps pour tout, et, au milieu des poiriers, des pommiers, des pêchers, place pour les fleurs.

Souvent sa mère voulait l'aider, ne fût-ce que pour désherber les allées ou les plates-bandes, mais lui, en riant, lui prenait l'herbinette* des mains, lui disant :

« Mère, quand vous avez pris la peine de faire un gros et grand garçon comme moi, c'était avec promesse du bon Dieu que, quand ce garçon aurait vingt ans, vous vous reposeriez. J'ai vingt ans. Reposez-vous donc. Et, si vous ne voulez pas me quitter, tant mieux ; asseyez-vous là, et votre vue me donnera du courage. »

Et Madeleine s'asseyait, regardant avec amour son Joseph, qui se remettait à travailler en chantant quelque belle chanson en l'honneur de la Hongrie et de la reine Marie-Thérèse ; car c'était non seulement un bon enfant pour sa mère que Joseph, mais encore un bon fils pour la patrie.

Or, il arriva tout à coup que Joseph, au lieu de partir le matin en chantant, de travailler en chantant, de revenir en chantant et de manger en chantant au retour son morceau de pain sec et noir, d'abord ne chanta plus, puis ne travailla plus, puis ne mangea plus.

Il restait bien encore au jardin, mais au jardin seulement. Quant à le faire rentrer à la maison, c'était presque impossible.

C'était la nuit surtout qu'il se tenait assis, immobile, rêvant sous une petite tonnelle* appliquée à la muraille, et qu'il avait tressée avec de la vigne pour mettre sa mère à l'ombre, tandis qu'il travaillait et que, tout en lisant ses prières dans son livre de messe, le seul qu'il eût jamais lu, sa mère le regardait travailler.

Madeleine devint fort inquiète ; elle voyait son pauvre enfant changer à vue d'œil, quoiqu'il n'eût aucune maladie de corps, mais son inquiétude n'en était que plus grande, car elle comprenait qu'il avait une maladie de cœur.

Parfois — souvent — puis enfin presque toujours, elle le suivait dans le jardin ; là, elle se cachait derrière quelque bel arbre fruitier couvert de feuilles et chargé de fruits, et elle voyait son pauvre Joseph rêvant et les yeux fixés sur la terre comme s'il attendait que quelque chose en sortît.

Alors sa mère n'y pouvait tenir ; elle paraissait, s'approchait de lui, et, des larmes dans les yeux, lui demandait :

« Au nom du ciel, mon cher Joseph, si tu es malade, dis-le à ta mère. »

Mais lui secouait la tête, s'efforçait de sourire, et répondait :

« Non, mère ! je me porte bien. »

Mais sa bouche ne se refermait pas sans laisser passer un soupir.

Ce soupir rendait à Madeleine le courage de l'interroger de nouveau.

« Mais, si tu n'es pas malade, mon enfant, lui disait-elle, il doit tout au moins te manquer quelque chose ; autrefois, tu n'étais pas ainsi. Parle, mon cher Joseph, et je ferai tout ce que tu voudras ; seulement, tu redeviendras gai et joyeux comme tu étais autrefois.

— Impossible ! ma mère, répondait Joseph ; ma gaieté est partie pour toujours, et votre amour, si grand qu'il soit, ne peut me donner ce que je désire. »

Alors Madeleine se mettait à pleurer amèrement : car elle aimait son Joseph au-delà de toute mesure et elle eût volontiers donné sa vie pour qu'il eût cette chose qu'il disait impossible à obtenir. Enfin, elle le pria tant de lui dire ce qu'il avait sur le cœur, elle pleura tant en le suppliant, elle fut si inconsolable, que lui, tout ému et l'embrassant, laissa échapper ces paroles, qui sortirent si péniblement de son cœur, qu'on eût dit qu'en sortant elles l'avaient brisé :

« Ma mère, je suis amoureux ! »

Mais Madeleine à ces paroles essuya ses larmes. Elle voyait son Joseph avec des yeux de mère et ne pensait pas qu'il y eût dans tout le village une fille qui ne fût heureuse de l'épouser.

« Bon ! dit-elle, si ce n'est que cela, mon enfant chéri, tu as tort de te désoler. Dis-moi seulement quelle est la fille assez heureuse pour que tu l'aimes, et, quand ce serait Bertha,

la fille du magister*, ou Marguerite, la fille du bailliy*, j'irais la demander à ses parents.

— Ah! répliqua Joseph ce n'est ni la fille du magister ni la fille du bailliy. Oh! si ce n'était que Marguerite ou Bertha, je ne serais point embarrassé*.

— Malheureux! dit la pauvre mère, tu as donc porté tes regards plus haut?

— Hélas! oui, répondit Joseph.

— Une fille noble, mon pauvre enfant?

— Si ce n'était que cela!

— Tu serais amoureux d'une baronne?

— Plus haut, ma mère.

— D'une comtesse?

— Plus haut.

— D'une marquise?

— Plus haut.

— D'une duchesse?

— Plus haut, plus haut.

— D'une princesse?

— Ma mère! s'écria le pauvre Joseph en se jetant en sanglotant dans les bras de Madeleine, ma mère, je suis amoureux de la fille du roi des taupes.»

Madeleine jeta un cri.

Puis, quand elle fut revenue à elle :

«Oh! mon pauvre enfant, dit-elle, il est fou!

— Non, ma mère, par malheur, je ne suis pas fou, dit Joseph. Oh! si j'étais fou, je serais bien heureux.

— Mon enfant, dit Madeleine, si tu veux, nous irons à la ville et nous consulterons un médecin.

— Oh ! ma mère, il ne s'agit pas d'un médecin ; je vous dis que je ne suis pas fou, et, pour vous le prouver, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé ! »

La mère secoua la tête, car cette affirmation de son fils ne la rassurait aucunement. Elle savait que les pires de tous les fous sont ceux qui ne veulent pas convenir de leur folie.

Joseph vit ce qui se passait dans son cœur et quelle crainte avait la pauvre femme ; il en eut pitié.

« Écoutez-moi, ma mère, lui dit-il, et vous allez tout savoir. »

Il fit asseoir sa mère près de lui, lui prit les deux mains entre les siennes et commença :

« Il y a maintenant deux mois, dit-il, qu'un matin, en allant tailler mes arbres dans le jardin, je remarquai que la terre était bosselée d'une innombrable quantité de taupinières* ; vous savez, ma mère, combien je détestais alors ces animaux qui sont le désespoir des jardiniers ; je me mis donc le même jour à leur tendre des pièges. Mais, pendant cinq ou six jours, les pièges furent tendus inutilement. Enfin, un matin, je vis une taupe dans la taupinière.

« Ah ! m'écriai-je en prenant ma bêche, tu vas payer pour toutes, toi ! »

« Et, là-dessus, je levai ma bêche pour la couper en deux. Mais jugez de mon étonnement, ma mère, quand j'entendis la taupe me dire :

« Ne me tue pas, Joseph ! ce que j'ai fait, c'est par ignorance ; je suis bien jeune encore, et je ne savais pas, en venant respirer l'air à la surface du sol, que je te fisse du tort ; si tu me laisses la vie, je te promets qu'à l'avenir pas une taupe ne bouleversera ton jardin ni aucune terre qui t'appartienne. »

Inconstant (adj.): qui change souvent d'avis, dont l'opinion et les goûts sont instables

Incultes (adj.): ici, sur lesquels les plantes ne poussent plus

Ineffable (adj.): impossible à exprimer

Infante (n. f.): jeune fille

Joncs (n. m.): plantes à tige solide qui permettent de tresser des objets

Lardoire (n. f.): pique pointue utilisée en cuisine pour cuire des aliments

Lorgner (v.): observer avec insistance du coin de l'œil

Magister (n. m.): maître d'école dans les villages

Magnificence (n. f.): abondance superbe, magnifique

Marmot (n. m.): petit garçon, en langage familier

Martial (adj.): qui évoque la guerre, le combat

Médisance (n. f.): mauvaise intention

Ménétriers (n. m.): joueurs de violon dans les fêtes de village

Missels (n. m.): livres de prières pour la messe

Niaiseries (n. f.): idioties

Parcimonieuse (adj.): mesurée

Passer en revue: inspecter ses troupes, dans le langage militaire

Pieux (adj.): croyant

Progéniture (n. f.): descendance

Publier un ban: afficher une annonce officielle

Puérilités (n. f.): enfantillages

Quenouille (n. f.): instrument pour filer la laine

Quérir (v.): demander, aller chercher

Râler (v.): émettre un bruit rauque en respirant difficilement; se dit des personnes qui agonisent

Reliquer (v.): observer avec curiosité et insistance

Rouet (n. m.): machine en forme de roue pour filer la laine

S'affliger/être affligé (v.): être désespéré de quelque chose

Sciemment (adv.): volontairement

S'embarrasser/être embarrassé (v.): éprouver une difficulté ou un trouble

Sérail (n. m.): palais turc; désigne plus spécifiquement l'assemblée de femmes qui vivent avec le monarque

S'exalter (v.): s'élever, s'amplifier

Starace: nom d'un criminel célèbre à l'époque du conte en Italie

Taupinières (n. f.): terriers des taupes

Tonnelle (n. f.): structure recouverte de feuillage

Tremble (n. m.): variété d'arbre

Vassaux (n. m.): dans un système féodal, personnes liées par serment à un seigneur, appelé suzerain

Vêpres (n. f.): messe du soir

Voiture (n. f.): à l'époque, désigne un carrosse